

Jean-Mathieu Boris

Survivant de la bataille de Bir Hakeim, Jean-Mathieu Boris, qui a rejoint Londres à 19 ans, raconte ses souvenirs de guerre dans *Combattant de la France libre*. Il évoque les raisons d'un engagement qui a bouleversé le cours de sa vie.



© SGA-DMPA / M.B. Bapsères

Votre choix fut « conforme à l'honneur mais contraire à mon cœur » écrivez vous...

J'étais fiancé et l'idée de partir me déchirait le cœur. Et pourtant, je devais le faire. Ma grand-mère lorraine, Cécile Goudchaux, qui avait quitté Metz en 1871 pour ne pas devenir allemande, m'avait inculqué durant ma petite enfance un patriotisme à la Barrès qui était, pour ainsi dire, dans mes gènes. Mon père avait fait la Grande Guerre et son frère aîné, mon oncle Mathieu dont j'ai hérité le prénom, avait été tué en septembre 1914. Combattre pour la France était mon devoir. Je ne pouvais accepter la défaite. La nouvelle d'un Armistice qui faisait que la France déposait les armes et entérinait une victoire allemande m'était insupportable. D'ailleurs, je n'avais pas entendu De Gaulle et ne savais pas ce qui allait m'arriver à Bir Hakeim, à El Alamein, ou plus tard dans les Vosges, puis en Allemagne. Quand je suis parti de France, en juin 1940, j'étais un gamin. Ma mère, en me voyant revenir cinq ans plus tard, a été stupéfaite par le changement. La guerre avait fait de moi un homme.

La guerre est-elle une vocation ?

En ce qui me concerne, ce n'est pas du tout le cas. La guerre est d'ailleurs irreprésentable pour qui ne l'a pas vécue. En outre, je récusé le terme de « héros » dont Jean-Louis Crémieux-Brilhac use à mon endroit dans sa préface. Le héros est celui qui s'engage dans une action en sachant qu'elle peut lui être fatale. Mon frère Michel, résistant à 18 ans, avait tout le temps peur d'être arrêté, torturé et exécuté. Il

a été arrêté et torturé, s'est évadé et a repris le combat dans la Résistance. Lui est un héros, pas moi. J'étais un militaire et un officier. Je m'étais engagé dans l'armée, j'exécutais des ordres. D'une certaine manière, je n'avais pas le choix. Ce témoignage, que j'ai mis quatre ans à écrire, n'était du reste pas destiné à être publié. C'était, au départ, un récit de souvenirs pour mes enfants et petit enfants. J'ai été chef d'entreprise jusqu'à 86 ans, je n'avais d'ailleurs pas le temps d'écrire ! Et puis un jour, mes petites filles m'ont dit : « Tu ne nous as jamais raconté ta guerre ». Et mes souvenirs sont revenus. J'ai montré ce texte à Crémieux-Brilhac qui m'a convaincu de le publier.

Bir Hakeim semble relever du miracle. Comment expliquer une telle résistance ?

C'est avant tout dû au génie du général Koenig, qui avait fait la guerre de 1914 et avait l'expérience des tranchées. En arrivant sur place, il nous a dit : « il faut nous enterrer ». Nous avons fait des trous dans un sable très dur qui n'était pas du sable de dune. Il fallait parfois creuser avec ses ongles. L'idée de Koenig était que si les obus ne tombaient pas pile sur la cible, on ne risquait presque rien. Les bombes soulevaient des gerbes de terre à côté de nous, sans nous atteindre. Cela se vérifia par la suite. Voilà qui explique que nous ayons eu relativement peu de pertes humaines après un siège éprouvant de deux semaines. Et puis, nous n'avons pas été malchanceux : le 10 juin, par exemple, un fort brouillard a gêné l'action ennemie en rendant impossible tout bombardement.

Vous rendiez-vous compte que vous étiez en train d'écrire une page d'histoire ?

Pas du tout. On ne l'a compris que plus tard, en lisant les journaux. On était encerclé et on survivait. C'est après coup seulement que nous avons réalisé que notre action avait empêché Rommel d'atteindre l'Égypte. « Peu à peu la France combattante émerge de l'océan qui s'acharnait à la recouvrir et le monde a reconnu la France » dira De Gaulle qui déclarera à propos de Koenig « sachez que la France vous regarde et que vous êtes son orgueil ». C'était la première fois, depuis 1940, que des Français se heurtaient à des Allemands et leur résistaient à un contre dix. Cet exploit eut des conséquences politiques très importantes, notamment le renforcement de la position de De Gaulle vis à vis des Anglais et des Américains. Mais le plus beau est que nous étions tous des volontaires. Nous avions des relations d'amitié qui faisaient abstraction des grades. Plus les hommes sont proches et plus ils ont honte d'avoir peur les uns devant les autres. Dans ces circonstances, on a peut-être plus peur encore du jugement d'autrui que de la mort. C'est une des racines du courage face à l'ennemi. ■

Propos recueillis par
PF. Paoli

Pour en savoir plus :

Combattant de la France libre, Jean-Mathieu Boris, préface de Jean-Louis Crémieux-Brilhac, éd. Perrin, 2012.